

L'Écho du Roannais

ET DU CENTRE

ADMINISTRATION
ANNONCES
ET RÉDACTION
Cours de la République
à l'Imprimerie FERLAY.

ABONNEMENTS :
ROANNE
Trois mois . . . 5 fr.
Six mois . . . 9 fr.
Un an . . . 18 fr.

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN
Paraissant le soir à Roanne, avec les
dépêches de la journée.

ABONNEMENTS :
DÉPARTEMENTS
Trois mois . . . 6 fr.
Six mois . . . 10 fr.
Un an . . . 20 fr.

ANNONCES :
A LYON, Agence V. Fournier, 11, rue
Comfort (pour dép. Saône-et-Loire, Ain, Rhône,
Isère, et arrond. de St-Etienne et Montbrison).
L'AGENCE HAVAS, place de la Bourse, 6,
et l'AGENCE AUDOUIN et C^{ie}, place de la
Bourse, 10, sont seules chargées, à Paris de
recevoir les annonces.

RECUEIL DE L'ÉCHO DU ROANNAIS

PIERRE RAMBAUD

ÉPISE DE LA TERREUR DANS LE
ROANNAIS.

AVANT-PROPOS

Aimez-vous, lecteurs, les sites pittoresques, les eaux qui courent ici bruyantes sur les rochers usés, et qui dorment plus loin calmes et profondes comme les lacs bleus de la Suisse ?

Trouvez-vous du plaisir à côtoyer les fleuves aux rives sinueuses, bordées de vignes, vertes ou de grands rochers couverts de mousse ?

Aimez-vous aussi les vieux donjons ruinés, témoins vaincus mais toujours fiers des âges disparus ?

Préférez-vous encore à la poussière de la ville les prés verts et les grands sapins noirs, et les pentes tapissées de buis et de bruyères ?

Les gorges sauvages pleines de chants d'oiseaux, les goulis aux ruisselets jaseurs perdus sous les buissons, ont-elles pour vous quelque charme ?

Aimez-vous enfin la grande nature, cette nature éternellement jeune, éternellement belle, qui ne semble mourir chaque hiver sous la bise, que pour ressusciter plus brillante aux premières haleines du printemps ?

Vous adorez toutes ces choses, n'est-il pas vrai ? Inutile alors d'aller les chercher bien loin. Croyez-en l'expérience d'un amateur de voyages; vous avez ici, tout auprès de Roanne, un petit coin de terre où ne peut plus favoriisé sous ce rapport. A dix kilomètres à peine, en remontant la Loire, il est un village modeste et bien oublié, car il est loin des grandes routes; mais comme il est bien le raccourci charmant de tous les centres de beautés naturelles de notre pays de France !

Ce village, c'est St-Maurice sur-Loire. Est-ce parce que, tout enfant, je fis de ce gentil hameau l'objet de mon premier voyage de découvertes, que j'en ai gardé toujours un si agréable souvenir ?

Peut-être, mais c'est ainsi : et je n'ai nulle crainte d'être contredit par tous ceux qui l'ont visité au printemps, quand j'affirme qu'il est bien certainement l'un des plus pittoresques bourgs de notre département si riche pourtant sous ce rapport.

L'avoué-je, ce fut par un beau soir d'école buissonnière, qu'explorateur de neuf ans, je découvris cette localité; voici dans quelles bizarres circonstances.

Nous étions en septième tous deux, Henri B... et moi, au collège de Roanne. Les Robinsous de toute sorte faisaient rage alors dans la boîte — c'est ainsi qu'on dénommait déjà irrévérencieusement cet établissement d'instruction — Le *Robinson Crusoe*, le *Robinson Suisse*, le *Robinson de douze ans*, le *Robinson des Glaciers*, le *Robinson du Désert*, — j'en passe et des pires, car il y avait même des *Robinsons* données en prix à nos sœurs et à nos cousines, et que nous dévorions non moins indistinctement — roulaient dans tous les casiers; on les lisait partout : en classe, en étude, en récréations; c'est au point que, dans le *buen retiro* de l'établissement, ils faisaient une concurrence sérieuse aux cigares clandestinement introduits. Je ne suis même pas — Dieu me pardonne — bien certain de n'en avoir pas consommé quelques chapitres à la chapelle.

Ces lectures acharnées d'aventures baroques, destinées à glisser en douceur à la jeunesse quelque idée de la flore et de la faune des Tropiques, nous avaient à tous incrustés dans l'âme une ardeur de voyages inextinguible. Nous ne rêvions plus que robinsonnerie, et très-sérieusement on voyait certain nombre d'entre nous, courbés sur leurs atlas, choisir sur les océans divers île enchantée où ils pourraient bien s'établir robinsons.

Ne riez pas, Mesdames; quels rêves étranges n'avez-vous pas faits vous aussi, à beau temps des poupées !

Or le père de mon camarade était propriétaire à Villerest, lieu de la Mirandole. Bien souvent depuis deux ans nous allions passer

les jours de congé dans la petite maison de campagne, et je vous laisse à penser les parties de pêche et de canot que nous faisions dans la Loire qui coulait à cinq cents pas de là.

Ah ! si nos mères, qui craignaient l'eau comme le feu pour leur chère progéniture, s'étaient jamais doutées de la façon dont nous nous comportions ces jours-là !

Si elles nous avaient aperçus nageant par les beaux soirs d'été comme des poissons dans les gours de trente pieds de profondeur, courir la rivière sur les barques détachées de leur pieu, et passer à Vernay comme des hommes, avec nos grandes *bourdes*, malgré les grosses eaux ! Quels cris de désespoir n'eussent-elles pas poussés sur la rive ! heureusement elles étaient retenues à Roanne, les pauvres chères âmes, et cette circonstance leur évitait ces angoisses que connaissent si bien les malheureuses poules qu'on charge d'élever des canards.

Mais comme vous savez, l'appétit vient en mangeant; on se blase sur tout. Plus nous lisions de *Robinsons* différents, plus nous trouvions, l'habitude aidant, notre Loire petite et insuffisante.

Elle ne commençait pour nous qu'à Malantra du reste, et elle finissait à la Grange de Commières. Les clochers de Villerest et de Vernay étaient nos Colonnes d'Hercule.

Aussi fallait-il voir de quel œil d'envie nous regardions filer ces grand bateaux de charbon, ces *vidanges*, qui lorsque la Loire était bonne, passaient le soir à la queue leu leu au milieu de la rivière.

Ces quatre hommes noirs, en manches de chemises, avec leurs grands avirons à l'avant et à l'arrière pour tout moyen d'action, nous semblaient autant de demi-dieux. Nous tenions pour des héros ces rudes naturels de St-Rambert, vêtus invariablement d'un pantalon et d'un gilet de velours marron, d'un brûle-guette et d'un chapeau invraisemblablement jauni par l'usage.

Ce que c'est que la mise en scène ! Combien ils nous paraissaient moins beaux quand nous les voyions ensuite repartir les pieds nus pour leur pays, dans la grande rue du Coteau, avec leur grosse bourde à corde sur Tépaule !

A nos yeux d'enfants ils semblaient vraiment arriver du bout du monde ces rustiques marinières.

Car nous étions trop grands garçons déjà pour croire que la Loire ne commençait que de l'autre côté de la montagne. Aussi les avons-nous assez enviés ces hommes à la face bronzée par le soleil et le grand air de la liberté ! Quels beaux sites ils devaient parcourir dans leur longue journée de navigation ; que d'affriolantes aventures au saut de Pinay et au passage du Perron dont on nous avait tant parlé ! Nous nous serions faits marinières vraiment, si nous n'avions juré déjà de nous faire robinsons !

Un jour un de ces bateaux passa tellement à portée de notre barque, que nous éprouvâmes le besoin irrésistible de lui faire escorte un bon quart d'heure au moins. La conversation s'engagea avec ses conducteurs; quand nous les quittâmes nous étions les meilleurs amis du monde. Ces braves gens, bien moins diables qu'ils n'étaient noirs, s'intéressèrent, parait-il, à ces deux espérilles écoliers, car ils nous promirent, la première fois qu'ils reviendraient à Roanne, de nous ramener en bateau, et s'engagèrent pour le mercredi suivant, à nous embarquer s'ils nous y rencontraient, aux *Piles de St-Maurice*.

Les Piles de St-Maurice !

Qu'est-ce que ça pouvait bien être que ces piles-là ? Ça nous intriguait fortement, nous qui ne connaissions guère en fait de piles que celles que nous nous administrions entre nous de temps en temps pour nous entretenir de main.

Nous ne dormimes plus pendant les cinq nuits qui suivirent; mais un grave obstacle s'opposait à la réussite de cette expédition, auprès de laquelle celle des Argonautes nous paraissait être de la Saint-Jean.

Le mercredi suivant était jour de classe !

Rien n'y fit; la tentation était trop forte, le fruit défendu par trop séduisant : le mercredi suivant, à une heure après-midi, en dépit de la cloche, — *voce sinistra* — nous nous mîmes tous deux en route pour les pays nouveaux auxquels depuis si longtemps nous rêvions.

Vous dirai-je toutes les émotions de cette promenade enivrée ? L'année était précée

le soleil d'avril réveillait sur tous les pêcheurs des fleurs roses, sur toutes les haies les aubépines blanches et les chansons d'oiseaux.

A Malantra commençait pour nous l'inconnu. Voyez-vous ces deux bambins de neuf et dix ans, entreprendre sur ce chemin de halage, comme le rat de la Fontaine, leur premier voyage d'explorations ?

Quels yeux écarquillés à tous les méandres de la Loire ! L'île et le moulin Pélocieux, la grande papeterie et son béal taillé dans la roche vive, comme tout cela les intéressa tour à tour !

Et le Perron ! ce Perron dont on racontait les lamentables légendes, chez le fermier d'Henri, à l'heure où les genêts flambaient dans l'âtre, les soirs de vendange, il était là sous nos yeux, avec ses rochers noirs et ses flots écumants !

Et nous allions, ineffable ivresse, le traverser tout à l'heure dans un grand bateau ! Et qui sait ? peut-être — ô comble du bonheur rêvé, — il pourrait faire naufrage, ce bateau béni, nous faire échouer sur ce grand rocher là-bas ! Et on nous appellerait dans les siècles futurs : les *Robinsons de la Loire* ! Quel rêve, bon Dieu ! et comme nous courions pour rencontrer plus vite la bienheureuse barque qui allait peut-être le réaliser !

Mais un admirable panorama s'offrit tout à coup à notre vue à un détour du chemin, et changea pour un instant nos idées si féroce-ment robinsonnières. Une vieille tour démantelée, flanquée de murailles énormes, se dressa bientôt au-dessus de nos têtes, au sommet de la rive escarpée et couverte de longues herbes.

C'était le château de St-Maurice, et là-bas vers la Loire ces colonnes grises plantées comme de gigantesques halises dans l'eau jaunâtre de la crue, c'étaient là sans doute les fameuses *piles*, auprès desquelles les marinières nous avaient donné rendez-vous ! Pour le coup nous fûmes littéralement émerveillés ; ce paysage en effet est un véritable décor d'opéra-comique. Ce pays, vu des bords de la Loire, renferme certainement dans un étroit espace toutes les séductions naturelles que les touristes vont chercher bien loin.

Eaux splendides, ruines majestueuses, campagnes verdoyantes, roches moussues, combien vous nous parâtes belles par ce soir ensoleillé d'avril !

Il était trois heures à peine ; nous gravîmes comme des écureuils la pente abrupte qui conduit au vieux château. Nous visitâmes dans un étonnement presque craintif la cour intérieure du manoir; nous jetâmes un regard effrayé dans le trou noir qu'on nous dit être l'entrée d'un souterrain qui traverse la Loire; nous parcourûmes le petit bourg vieillot, nous passâmes sous les portes antiques et nous allions enfin essayer de grimper dans la tour, quand par une ouverture béante donnant sur la rivière, mon ami Henri aperçut là-bas, là-bas, au-delà du moulin situé sur l'autre rive, un premier bateau qui débouchait lentement et dans un instant allait être près des Piles.

Nous descendîmes comme une trombe les pentes rapides sans songer seulement à admirer le merveilleux panorama de la vallée, et au risque de nous rompre le cou. Quand passa la troisième vidange, nous reconnûmes nos amis du jeudi précédent.

Ils nous avaient reconnus eux aussi ; car, en dépit de l'un d'eux, un vieillard, qui bougonnait dans son coin, ils manœuvrèrent à accoster la rive.

Mais l'eau n'était pas assez profonde sur le bord, il nous fallut — ô joie, — entrer dans la Loire jusqu'aux genoux; bien entendu nous ne quittâmes ni souliers ni bas; nous ne retrouvâmes point de pantalons. — Fi donc ! Est-ce que les enfants du Robinson suisse avaient jamais retrouvés les leurs ? — c'est donc à l'état de chiens mouillés que nous fîmes dans la grande vidange notre entrée triomphale; et pendant ce temps, pour remercier les pauvres marinières de leur complaisance, nous faisons *in pinto*, des vœux pour voir leur voyage interrompu pas une catastrophe qui put nous poser *illico* parmi les robinsons les plus considérés !

Et la grande barque reprit sa course, lente d'abord, vu le calme de cette partie du fleuve; mais bientôt nous vîmes une croix de fer sur un rocher à un détour de la Loire. Tous les marinières se signèrent en passant. Nous entrions tout d'un coup, dans les rapides du Perron. Je m'en souviens comme si c'était hier le bateau ne pouvait pas bouger

seul le charbon qui se fendait partout sous nos pieds à nous enterrer les jambes, indiquait que la barque flexible dépassait une roche, on redescendait dans un remou. Les rives, par contre, s'enfuyaient à droite et à gauche avec la rapidité d'un cheval de course.

Nous étions ravis tous deux, et dans l'attente béate d'une épouvantable aventure !

Malheur ! pas un choc, pas un indice de naufrage ! Ces diables de marinières, dans un profond silence qui nous influençait bien quelque peu, manœuvraient avec tant d'habileté leurs damnées pagaies, que ce Perron terrible, qui nous promettait tant d'aventures volupieuses ne tint aucune de ses promesses, le misérable !

Vanité des vanités ! nous arrivâmes au bout sans le moindre naufrage ! Deux heures après nous débarquions prosaïquement et tout pe-nauds au dessous du pont de Roanne.

Le résultat de notre équipée fut trois jours d'arrêts, je crois ; mais c'est égal, nous gardâmes de notre promenade un souvenir plein de charme, et pour ma part c'est toujours avec une véritable sympathie pour ces agrestes lieux que je songe encore aujourd'hui à cet épisode enfantin de mon enfance folle.

Guéri depuis longues années de la passion des naufrages, j'entreprends aujourd'hui, lecteur, de vous raconter la poignante histoire qui va suivre. Ce drame se déroula en partie dans ces gorges pittoresques. Je viens de vous les présenter bien longuement, n'est-il pas vrai ? mais je me rassure en songeant qu'il n'est pas de bon repas sans hors-d'œuvre, et que, grâce à cette bien longue et bien puérile digression personnelle, vous connaissez tout au moins maintenant St-Maurice-sur-Loire.

Passons donc désormais, lecteur, au drame sombre, et puisse ma plume novice éviter, en vous le contant, ce naufrage que j'ambitionnais si fort jadis, lorsque, gamin intrépide, je traversais en bateau le saut du Perron.

C'était le 20 juillet de l'année terrible 1793. La nuit tombait sur ce gracieux paysage de St-Maurice-sur-Loire dont je viens de vous tracer, lecteurs, un pâle tableau.

C'était l'heure tranquille où, un an à peine auparavant, on eût encore entendu descendre de la vieille église les trois coups espacés de l'Angelus; aujourd'hui tout est muet dans la tour quatre fois séculaire. De la petite cloche d'airain on a fait des canons... ou peut-être des gros sous.

L'ouragan de la Révolution soufflait depuis trois ans sur la France; il avait arraché grand nombre déjà de ces arbres généalogiques superbes qui génaient de leur ombre épaisse tant d'arbrisseaux vigoureux et avides du soleil de la liberté.

La noblesse avait pris de toutes parts le chemin de l'exil devant le tiers-état triomphant; depuis le jour où l'échafaud de Louis XVI s'était dressé comme une menace imminente pour toutes les têtes ornées d'un nom sonore, c'était été une recrudescence d'émigration.

Les membres du haut clergé avaient suivi la noblesse; les prêtres pauvres de la campagne, qui n'avaient pas voulu prêter le serment constitutionnel erraient de ferme en ferme, de cachette en cachette; le jour était venu du triomphe pour la bourgeoisie, si longtemps vassale; que dis-je ? elle allait être débordée aussi, à son tour, et la Convention, qui avait déjà décrété la victoire sur l'étranger envahisseur, allait décréter aussi et préparait ouvertement ses sanglantes et inutiles vengeances.

Comme s'il eût manqué à la France une calamité suprême, la famine, hideuse et persistante, avait ajouté depuis trois ans son cortège lugubre de misères de toute sorte; guerre étrangère, guerre civile et famine, voilà, au moment où commence ce récit la terrible trinité qui vient de succéder en France à celle dont on a fermé les temples et renversé les insignes sur tous les chemins.

Étrange contraste : seule, en présence de ce chaos social, au fond duquel les sentiments humains eux-mêmes avaient disparu, où les mots d'honneur, de famille, avaient perdu leur sens, la grande nature était restée la même.

Ce soir d'été par exemple finissait calme et délicieusement doux sur les collines de St-Maurice-sur-Loire.

Le soleil s'était éteint dans un ciel sans nuages et les étoiles vigilantes commençaient

à percer une à une les chaudes vapeurs perdus dans l'espace ; la Loire, amoindrie par la sécheresse persistante, coulait paresseusement dans son lit de roches ; tout bruit s'éteignait peu à peu sur la terre et l'on n'entendait plus que les cascadelles du barrage qui obstruait le fleuve dans toute sa largeur, et servait d'écluse au moulin Chantois.

Tout à côté du moulin, sous les saules de la rive, un jeune homme était assis sur l'herbe. Il laissait errer sur la rivière endormie ses grands yeux bleus qui ne regardaient rien. La rêverie faite homme.

C'était un beau gars, que Pierre Rambaud. Vingt ans, bien découplé, grand et fort pour son âge, il manœuvrait comme s'il eût fait cela toute sa vie les sacs de farine et le bateau de feu son père, qui était passeur et en même temps fermier du moulin.

On devinait pourtant à sa tête intelligente que ce n'était pas là son métier habituel ; ses mains petites et blanches avaient dû depuis longtemps abandonner la bourde pour un tout autre emploi.

En effet, depuis une année seulement il était revenu de Roanne, où il était encore étudiant au moment où les Joséphistes, ses professeurs, avaient été chassés du collège par la tourbe révolutionnaire, en dépit du serment qu'ils avaient prêté à la Constitution.

La mort avait touché de son aile noire le vieux moulin ; le père Rambaud était mort tout d'un coup, laissant seule au logis la mère désolée, qui l'année d'avant avait déjà perdu une jeune fille bien-aimée.

Pierre n'avait pas hésité un instant à venir au secours de la pauvre femme. Il avait laissé bravement l'étude pour le travail des mains, et si ses yeux distraits erraient tristement sur la rivière, il ne regrettait rien de cet avenir brillant que l'abbé Goulard, ci-devant curé de Roanne, et qui s'était chargé de son éducation, avait prédit pour lui à son père ; il songeait seulement en fait d'avenir à celui qui se levait si sombre sur la France ; il se demandait surtout, si bientôt, demain peut-être, bien que fils de veuve, on ne viendrait pas l'arracher à sa pauvre mère pour l'envoyer aux frontières envahies.

Il en était là de ses tristes réflexions quand il fut tiré tout-à-coup de sa rêverie par un spectacle inattendu. Une tête noirâtre traversait la Loire et venait de son côté. Un beau chien de chasse sortit bientôt de l'eau, et s'approcha, gémissant et bien humble, de

Pierre Rambaud ; il saisit doucement le pan de sa veste grise et chercha à l'entraîner vers son bateau qui attendait sur le bord l'arrivée de quelque passant à conduire sur l'autre rive.

L'intelligent animal jetait des cris plaintifs, et Pierre comprit bien vite que la brave bête l'implorait pour son maître resté sans doute en détresse sur l'autre bord.

Il traversa la Loire aussitôt, et aperçut bien vite une masse noire étendue sur le sable ; sans attendre d'être arrivé, le chien se précipita inquiet en aboyant vers un homme qui ne paraissait pas donner signe de vie, et dans le crépuscule qui tombait de plus en plus Pierre distingua un touchant spectacle : le pauvre chien léchait de son mieux les mains et le visage du malheureux étendu là.

Le voyageur était un jeune garçon qui paraissait avoir de quinze à seize ans. Sa figure imberbe était fort belle malgré son extrême pâleur ; une chevelure brune l'encadrait de longues boucles comme on les portait à l'époque ; son costume était semblable en tout à celui des jeunes paysans, mais Pierre fut frappé de la délicatesse de ses mains et de la petitesse de ses pieds. Ce costume de travailleur n'avait certainement pas été fait pour lui. Il assit l'inconnu sur le sable ; l'enfant ouvrit de grands yeux noirs suppliants et doux, et après avoir longuement contemplé d'un air effrayé celui qui venait à son secours, il fut rassuré sans doute, car il dit d'une voix éteinte ces deux mots qui allèrent au cœur de notre ami :

— J'ai faim ! —
Et il se fût de nouveau renversé sur le sable si Pierre ne l'eût retenu dans sa chute.

L'emporter dans ses bras et le coucher doucement dans la barque fut pour notre héros l'affaire d'un instant. Un moment après, sa trouvaille toujours sur les bras, il entra dans la cuisine du moulin.

— Voici de l'ouvrage pour vous, mère, fit-il d'un ton dégagé, pour ne pas effrayer la brave femme.

— Jésus, Marie, que m'apportes-tu là ! fit-elle en joignant les mains.

— Ne vous tourmentez pas, c'est simplement une faiblesse. C'est un pauvre diable qui meurt de faim !

Ils le portèrent sur le lit de Pierre, dans la chambre à côté, et la brave maman Rambaud arriva bientôt avec un bol de vin brûlant.

— Avale-moi cette infusion-là, mon garçon, fit-elle de sa bonne grosse voix de meunière habituée à être obéie ; il n'y a que ça pour réveiller les morts !

L'enfant ne bougeait plus. Il fut impossible de lui faire avaler le breuvage qui aurait pu le sauver.

— Quel entêté ! fit la meunière. Ah ! ça, qu'est-ce que ça peut bien être que ce petit citoyen-là ? Faut savoir d'abord à qui on a affaire par le temps qui court.

Et sans se gêner le moins du monde elle se mit à fouiller dans les poches de l'enfant. Elle en retira des paquets d'assignats, et une bourse qui contenait une somme en or relativement considérable pour cette époque où le numéraire était si rare. Elle remit le tout en place.

Mais tout-à-coup la robuste paysanne devint pâle comme une morte. Elle venait de trouver dans une poche de dessous de la carmagnole un objet qu'elle apporta fébrilement sous le feu de la lampe fumeuse qui éclairait cette scène : c'était une croix d'or d'une forme à elle bien connue ; car elle en avait dix-huit ans auparavant offert une semblable à sa sœur le jour de son mariage.

Mais quand elle lut de ses yeux avides l'inscription qui était gravée sur le revers de la croix, elle se dressa violemment et courut vers le lit où le jeune homme gisait toujours inanimé, et elle cria d'une voix irritée.

— Ah ! petit vaurien ; je te réveillerai et je saurai comment tu t'y es pris pour te procurer ce bijou et tout l'argent que tu portes !

Et malgré les grondements menaçants du chien fidèle qui épiait anxieux le retour à la vie de son maître elle se mit à secouer furieuse la tête du pauvre adolescent ; elle lui versa de force dans la bouche le breuvage encore brûlant ; bref, elle le malmena tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure, elle avait enfin obtenu un résultat : le pauvre enfant, les yeux hagards, la figure renversée par une indicible terreur en présence des regards foudroyants que lui lançait la meunière, lui disait les yeux pleins de larmes, et d'une voix qui eût attendri le bourreau lui-même :

— Citoyenne, je vous en conjure, ne me croyez pas coupable. Cette croix est un bijou de famille qui m'a été confié. Rendez-la moi,

je vous en prie ; j'ai juré de ne jamais m'en séparer.

— Et tu n'es pas dégoûté, mon gaillard ! sais-tu bien qu'elle m'a coûté trente livres, sans compter l'inscription qui était de vingt-quatre sous !

Et la rude femme continua à malmenier le pauvre garçon pour le forcer à parler, en sorte que, la faiblesse où l'avait plongé son état d'inanition aidant, le petit malheureux, affolé de terreur, perdit tout à fait connaissance.

— Bon ! fit la meunière, furieuse de ce résultat. Il ne manquait plus que ça maintenant. Nous voilà bien avancés. Apporte le vinaigre, dit-elle durement.

Et passant la lampe à Pierre, elle se prit à ôter fiévreusement la cravate qui avait l'air d'étrangler l'enfant ; elle défit son gilet et continua à lui donner de l'air ; elle mit à nu un cou blanc comme neige, autour duquel une petite médaille d'or était passée.

Cet objet pieux, assez insolite à cette époque, fit à la fureur de la brave femme l'effet d'une douche froide ; ses yeux tombèrent sur les mains mignonnes et sur les pieds d'enfant du jeune homme.

Un soupçon étrange traversa la pensée de la meunière à la vue de ce corps étendu sur le lit de son fils, et au moment où ce dernier commençait à lui reprocher doucement sa rudesse inusitée :

— Toi, va voir à la cuisine si j'y suis, dit-elle, d'un ton qui ne permettait pas de répliquer, à Pierre stupéfait.

Et elle lui montra la porte.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois, mais au bout de quelques minutes, sa mère sortit de la chambre en lui disant d'un air impérieux qu'il ne lui connaissait pas encore :

— Tu as soupé, n'est-ce pas ? hé bien, va te coucher tout de suite dans le lit de l'écurie. Je garde le tien pour ce jeune homme.

Et elle rentra brusquement.

Pierre s'en alla docile et tout intrigué. Comme il l'eût été plus encore, s'il se fût douté de ce qu'était ce bel adolescent, cet enfant aux yeux si doux, qu'il avait rapporté à sa mère dans ses bras.

Plus d'un lecteur l'a deviné sans doute : cet inconnu était... une femme !

E. FERLAY.

(Voir la suite demain soir, dans le premier numéro de l'Echo du Roannais).

L'Echo du Roannais

ET DU CENTRE

Paraîtra demain lundi 23 avril, et tous les jours suivants, à 7 heures du soir.

Il sera expédié le soir même dans tous les cantons de l'arrondissement et dans les cantons limitrophes des arrondissements voisins, de façon à pouvoir être mis en vente au plus tard à la première heure le lendemain.

Il contiendra le Compte-rendu des Chambres, une Correspondance spéciale de Paris, les Dépêches, Informations politiques et tous les faits de la journée, qui seront ainsi mis entre les mains du lecteur quinze heures avant l'arrivée des journaux de Lyon.

L'ECHO DU ROANNAIS, avec la Chronique locale, et l'Etat-civil quotidien de la ville de Roanne, publiera journalièrement des correspondances spéciales des cantons et des arrondissements voisins.

Outre *Pierre Rambaud*, il donnera en feuilleton, les *Aventures extraordinaires de Tartarin* l'amusant récit d'Alphonse Daudet, auteur du *Nabab* et des *Rois en exil*.

Pour BALS, FÊTES et SOIRÉES

DEMANDEZ :

LIMONADE GAZEUSE

DE

ST-ALBAN

Obtenue avec le gaz naturel des sources, bien supérieure aux limonades factices.

PHARMACIE DE LA LOIRE

ROANNE, 6, place Saint-Etienne, 6, ROANNE

DÉPOT de toutes les Eaux Minérales et de toutes les Spécialités françaises et étrangères.

Roanne. — Imp. E. FERLAY, cours de la République.